ESSAI

Sur quelques Expressions proverbiales et Sentences populaires relatives à la Médecine;

Présenté et soutenu à l'Ecole de Médecine de Paris, le 12 mai 1808,

PAR G. M. COUHÉ.

Interdùm vulgus rectum videt; est ubi peccat.
HORACE, lib. 2, epis. 1.

A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE,
Imprimeur de l'Ecole de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n.° 13.
1808.

PRÉSIDENT,

M. HALLÉ.

EXAMINATEURS,

MM. PETIT-RADEL.

DES GENETTES.

DUMÉRIL.

DE JUSSIEU.

RICHERAND.

Par délibération du 19 frimaire an 7, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs ; qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A

MONSIEUR COUHÉ,

Docteur en Médecine.

MON PÈRE,

Acceptez ce faible essai comme le témoignage d'une reconnaissance qui doit être sans bornes ainsi que vos bienfaits et votre tendresse paternelle. C'est en marchant sur les pas de nos ancêtres, qui, pendant plusieurs générations, ont honorablement exercé la médecine dans la ville de Moissac ; c'est en suivant l'exemple de votre vie que je voudrais vous prouver toute mon amitié. Puisse mon existence, que je veux consacrer au bonheur de vos jours, faire dire de moi; *Bon sang ne peut mentir !*

G. M. COUHÉ.

Table

INTRODUCTION.

On pourrait, sous quelques rapports, appliquer à une Dissertation sur les proverbes et les sentences populaires cette épigraphe également proverbiale, *vox populi, vox Dei*, dont le sens applicable à notre sujet, serait que la *voix du peuple est souvent l'expression de la vérité;* mais cette pensée est loin d'être assez vraie pour être mise en tête d'une Dissertation où l'on se propose de mettre en question cette proposition même. Sans doute, ce sont souvent des vérités d'expérience et d'une expérience vulgaire, et vulgairement sentie, qui ont donné lieu aux proverbes; mais cette expérience est-elle toujours justement exprimée, et la proposition qui l'exprime est-elle toujours prise dans son véritable sens; et quand elle est répétée de bouche en bouche, est-elle toujours adaptée aux circonstances qui lui ont donné lieu? Il serait aisé souvent de prouver le contraire. Néanmoins le proverbe finit par se graver dans la mémoire, prendre sa force de l'habitude de le répéter, devenir une loi à laquelle on se soumet avec irréflexion, et donner naissance à des erreurs populaires sur le régime. Cela suffit pour démontrer que leur examen n'est point indigne d'un médecin. Un traité sur cette matière ne serait donc pas sans quelque importance, et serait une continuation utile et intéressante des traités sur les erreurs populaires qui ont déjà

été publiés par les maîtres de l'art. Ceci n'est que l'essai d'un élève qui a conçu un projet que ses forces ne lui permettent pas encore d'exécuter, et en faveur duquel il demande et espère l'indulgence de ses juges.

Toutes les nations ont leurs adages ; dans tous les temps, des hommes du plus grand mérite en ont fait le sujet de leurs méditations. Je ne prétends pas me placer à côté d'eux ; je voudrais seulement tâcher d'affaiblir, par leur autorité, le mépris que l'on pourrait avoir pour ce genre de recherches. Il nous reste un traité de *Plutarque* sur cette matière. *Aristote* avait auparavant fait le recueil des sentences populaires de la Grèce. Son ouvrage n'est point parvenu jusqu'à nous ; mais on nous a conservé l'opinion de ce grand homme : il les regardait comme les restes de la philosophie des premiers âges du monde. Les poètes et les historiens grecs et latins en offrent à chaque page. On en retrouve plusieurs dans les Œuvres d'*Hippocrate*, de *Galien* et de *Celse*. *Erasme* a rassemblé tous ceux de l'antiquité ; et l'on ne sait, en lisant ce traité, ce qu'on doit le plus admirer, ou de l'érudition ou de l'esprit de ce savant ingénieux.

Je pourrais présenter un catalogue de plus de cinquante auteurs qui se sont occupés des proverbes français. Il en est plusieurs dont les noms sont connus ; d'autres sont presque entièrement oubliés, et méritent de l'être. J'ai cependant été à même de les lire (1), et je me suis convaincu qu'il existait des

---

(1) Je dois en partie cet avantage à M. *Pons* (de Verdun), qui m'a permis de consulter ceux de sa bibliothèque. Il me les a lui-même indiqués avec tant de bonté, que, si je négligeais de l'attester ici, mon silence ressemblerait à de l'ingratitude.

matériaux pour faire une bonne parémiographie française. Il serait à souhaiter qu'un de nos savans de la classe des inscriptions et belles-lettres voulût y consacrer ses veilles. Plusieurs de nos adages sont la traduction de ceux des anciens; les autres se rattachent à des faits intéressans de notre histoire. Ces vieilles phrases ressemblent à ces monumens gothiques dont la hardiesse et la solidité nous étonnent. Elles ont été conservées par la tradition, et leur interprétation offrirait bien autant d'intérêt que la recherche d'une date, ou l'étude d'une inscription presque effacée qu'on retrouve sur le tombeau d'un homme quelquefois inconnu, même dès son vivant, et qui n'a dû qu'à sa richesse le privilége d'un mausolée.

Les proverbes de médecine n'ont jamais été recueillis; la plupart ne se trouvent que dans la bouche du peuple. Il est vrai qu'il les répète souvent; il les sait comme les formules de ses prières; il les transmet religieusement à ses enfans; et dans beaucoup de circonstances, il faut que la science du médecin cède à l'autorité d'une règle proverbiale d'hygiène. J'ai vu des hommes qui, pour s'y conformer, se livraient à des pratiques gênantes et même dangereuses. J'en ai connu qui mangeaient toujours debout; d'autres, sans être malades, passaient au lit tout le mois de mars; et tout le monde sait que, même dans nos salons, on verse à boire après la soupe, sous le prétexte:

Qu'après la soupe un coup de vin
Tire un écu de la poche du médecin.

Etonné de voir l'influence de ces proverbes, surpris d'en retrouver toujours quelques-uns dans les ouvrages des plus graves auteurs, j'ai voulu savoir par quelle puissance ils s'étaient in-

troduits dans le langage vulgaire. La singularité de l'idée, l'originalité de la forme et leur agréable concision, les ont, en général, sauvés de l'oubli. Plusieurs ont une origine respectable. Il en est beaucoup qui contiennent de bonnes vérités; d'autres renferment des erreurs; certains, en vieillissant, ont changé de signification. C'est ce qui m'a confirmé dans l'idée qu'en les réunissant, et les interprétant, on pourrait faire un livre utile. Il servirait à rectifier les idées populaires, et parmi les questions que l'on serait à même de traiter, il s'en offrirait plusieurs qui, jusqu'à présent, ont été négligées, et qui pourraient cependant devenir l'objet de recherches intéressantes et curieuses.

C'est avec beaucoup de peines et de soins que j'ai pu réunir près de trois cents expressions proverbiales, et presque autant d'adages sententieux relatifs à la médecine. Si l'essai que j'offre à l'Ecole obtenait son suffrage; quand l'expérience, l'âge et les leçons de mon père, auront ajouté à mon instruction, je tâcherai de compléter ce recueil : alors je ferai tout ce qui me sera possible pour disposer mes matériaux dans un ordre convenable. Tout ce que j'ai pu faire aujourd'hui, c'est de réunir des proverbes de toutes les façons, pour donner une idée de leur variété et de la manière dont je voudrais traiter ce sujet. J'ai l'espérance que mes Professeurs ne blâmeront pas le choix que j'en ai fait : ils m'ont appris que rien de ce qui peut avoir quelque influence sur la santé des hommes n'est indigne de nos études.

ESSAI

Sur quelques Expressions proverbiales et Sentences populaires relatives à la Médecine.

Sentences Populaires.

Lever à cinq, dîner à neuf,
Souper à cinq, coucher à neuf,
Font vivre d'ans nonante-neuf.

Cette règle indique la manière dont les Français du temps de Louis XII distribuaient leur journée : sous les règnes suivans, on se leva plus tard. A la cour de François I.er, on dînait à dix heures et l'on soupait à six. Il est probable que les vieillards regrettèrent les anciennes coutumes : ils établirent, ou peut-être traduisirent le proverbe ; car il existe aussi en latin : *Surge quintâ, prande nonâ, cœna quintâ, dormi nonâ, nec est morti vita prona.* Pendant qu'il se conservait et se transmettait de génération en génération, la mode établissait ses variations ; elle faisait dîner nos pères à midi, à deux heures, à trois heures. Enfin, de nos jours, la règle et l'usage se trouvent d'accord pour ce qui concerne les repas : ils se font à peu près à l'heure qu'elle indique ; seulement ils ont changé de nom. On doit regretter que les heures du lever et du coucher ne soient plus les mêmes. Les longues soirées ont usurpé sur les ma-

tinées, et ce n'est point sans inconvénient. L'esprit, reposé des fatigues du jour précédent par le sommeil d'une bonne nuit, se prête dès le commencement de la journée à des occupations sérieuses. On pourait, sans nuire à sa santé, employer utilement les heures qui précéderaient le déjeûner : le temps qui le suivrait serait donné à des affaires qui exerceraient à la fois et le corps et l'esprit. Il faut, autant que possible, se conformer à cette sentence qui dit : *Numquàm rectè corpus exerceri sine animo, neque animus sine corpore posse.* A cinq heures, on ferait un second repas plus nourrissant que le premier. La promenade, les plaisirs et les relations d'amitié en prépareraient la digestion. A neuf heures, l'esprit, distrait des occupations et des soucis de la journée, et ne conservant plus que le souvenir des paisibles délassemens qui viendraient de la finir, s'abandonnerait au sommeil, qui serait profond et réparateur; la nutrition s'en ferait mieux. Nos soirées sont maintenant trop longues pour que l'homme oisif ne les trouve pas ennuyeuses. L'homme studieux trouverait pénible de les employer à ne rien faire; il se livre à des travaux qui nuisent à sa digestion. Quand il se couche, les idées qui l'ont occupé le suivent dans son lit ; elles empêchent ou troublent son sommeil ; et quand le sommeil et la digestion ne se font point convenablement, des maladies chroniques et souvent incurables se préparent pour l'avenir.

On sent bien que notre proverbe n'est point applicable aux ouvriers, aux militaires, aux laboureurs ; la distribution de leur journée est réglée par les devoirs et la nécessité. Mais il serait d'une application utile pour tous ceux dont les occupations n'exigent pas rigoureusement l'emploi de certaines heures, et particulièrement pour ces hommes estimables et laborieux qui, entraînés par l'amour de l'étude, semblent oublier qu'il est des momens où l'esprit se prête avec complaisance aux profondes méditations, et qu'il en est d'autres où son affaissement invite au repos. Cette idée leur déplait : ils ne veulent pas qu'une heure de leur temps soit perdue pour leur instruction. Loin de moi de chercher à les détourner de ces travaux,

qui feront peut-être la gloire de notre âge et le bonheur de la postérité ! C'est parce que leur vie est si précieuse que je voudrais qu'ils daignassent consentir à faire le sacrifice de quelques heures pour se procurer de plus longues années. Quels regrets ne laissent-ils pas, lorsque dans leur jeunesse leurs jours sont retranchés! Tout un siècle est privé de son espérance. *Bichat* vivrait encore ! il est mort victime de son ardeur et de son assiduité pour l'étude. Et comme pour augmenter et renouveler la douleur de cette perte, la même cause vient de nous priver de M. *Schwilgué*, qui marchait si dignement sur ses traces.

Viande bien mâchée est à demi-digérée.

Je ne connais pas de proverbe latin qui corresponde à celui-ci. Cependant on ne peut pas douter que les Romains ne fissent grand cas de la mastication, puisqu'il y avait chez eux des hommes qui enseignaient à mâcher comme à marcher de bonne grâce.

La digestion commence véritablement dans la bouche. Mâcher, ce n'est pas seulement opérer la division mécanique des alimens, c'est encore les imprégner de salive. On peut se faire une idée de l'influence de ce mélange sur les transformations qu'éprouvent les substances alimentaires, si l'on considère ce qui arrive aux fibres des viandes même colorées qui restent entre les dents : elles se ramollissent, elles blanchissent, et se transforment enfin en une matière homogène et grisâtre qui ressemble au chime que l'on retrouve dans l'estomac quelques heures après le repas. La salive a suffi pour opérer ces changemens. Cette humeur abonde chez les insectes comme chez tous les animaux : elle est si nécessaire à la digestion des ruminans, que les herbes dont ils se nourrissent reviennent de leur estomac dans la bouche pour y être mâchées une seconde fois. A la manière dont mangent les vieillards, on voit qu'ils cherchent à beaucoup humecter les alimens qu'ils ne peuvent plus diviser. Toutes les circonstances qui favorisent ce mélange des alimens et de la salive sont favorables à la digestion. Celui qui, pour assouvir sa voracité

accumule, engloutit ce qu'il mange sans se donner un moment de repos, offre une image dégoûtante : il voit bientôt ses forces digestives s'affaiblir et languir. *Diogène* rencontra un enfant qui mangeait ainsi goulument : il en reprit son précepteur en lui donnant un soufflet. Chez tous les peuples, dans toutes les familles, les repas sont un motif de réunion : la conversation, en mettant quelque intervalle entre les morceaux, fait que la salive afflue dans la bouche ; elle pénètre ensuite les alimens ; et *Fontenelle* disait avec raison que les morceaux *caquetés* se digèrent mieux. On doit avoir la plus grande attention de ne présenter sous forme liquide que les mets qui se digèrent avec facilité ; les autres doivent être solides pour qu'on soit obligé de les mâcher long-temps. Beaucoup de personnes ont à se plaindre de leurs mauvaises digestions, parce qu'elles ont négligé d'exercer ou de prolonger la mastication. On a guéri des maladies qui paraissaient graves, en rappelant à l'observation de notre règle proverbiale. On sait que les convalescens dont l'estomac commence à reprendre ses droits supportent mieux une croûte rotie trempée dans le bouillon, qu'une soupe qui n'aurait pas besoin d'être mâchée.

Il n'est sauce que d'appétit.
Optimum condimentum fames.

On rapporte l'origine de ce proverbe à un mot de *Socrate*. Un jour qu'il se promenait à grands pas devant sa maison, un de ses amis l'aborde en lui demandant ce qu'il fesait. *Socrate* lui répondit : *Je me fais une sauce pour mon souper.* On aime à retrouver dans la bouche du plus sage des Grecs une de ces vérités qui depuis sont devenues proverbiales. La nature, en bonne mère, a voulu que les plaisirs véritables, ceux qui tiennent aux besoins qu'elle nous a donnés, fussent à la portée de tout le monde. Il est peu de personnes qui puissent employer les revenus d'une province, ou comme *Domitien*, consulter le sénat pour la préparation d'une sauce ; il fallait

pour cela que leur goût fût privé de ses sensations. Il n'en est pas ainsi: c'est sur le pain, sur les alimens les plus simples, que, grâces à l'appétit, l'homme tempérant exerce sa dégustation, et il leur trouve une saveur qu'ils n'ont pas pour le riche dont la table se charge tous les jours de plats somptueux. Le plaisir nous invite à l'alimentation, et ce plaisir s'accroît dans le même rapport que le besoin s'augmente. L'influence de l'appétit sur le goût, si énergiquement exprimée par notre proverbe, est telle, que des substances insipides ou même désagréables peuvent paraître savoureuses; dans quelques circonstances il nous avertit de ce qui peut nous être avantageux, et le goût s'exerce avec délices sur les substances qu'il indique. D'autres fois le besoin des alimens ne se fait plus sentir; dès-lors rien ne flatte le palais. Ainsi, dans quelques affections gastriques, ce qu'on met dans la bouche n'offre que de l'amertume. Quand l'appétit est dépravé, qu'il se dirige vers des substances dégoûtantes, c'est alors qu'il est aisé de voir combien il modifie la sensation: dans l'état de santé, il tient au besoin de réparer les forces. C'est un avertissement auquel il faut obéir; il s'accompagne d'un état de souffrance qui cesse dès qu'on a pris des alimens. Le passage de l'anxiété au calme est pour nous un véritable plaisir qui s'ajoute à ceux que donne le goût. L'appétit l'exalte, il le rend capable d'apprécier des saveurs qui nous échappent, quand cet excitant nous manque : aussi tous les hommes préfèrent avec raison les repas simples, mais que l'appétit assaisonne, à tous les festins délicats où manque le meilleur des assaisonnemens. *Artaxerxe,* roi de Perse, vaincu et fuyant l'approche de ses ennemis, se trouva séparé de la nombreuse cohorte de cuisiniers qu'il avait jusqu'alors trainés à sa suite, Il se vit réduit à manger du pain d'orge et des figues sèches: ces mets lui parurent exquis. Il leur trouvait tant de saveur, qu'il gémissait d'avoir tant tardé à goûter les délices d'un pareil genre de vie.

Ce qui plait à la bouche est bon à l'estomac.

Hippocrate, dans le trente-huitième aphorisme de la deuxième sec-

tion a, dit : *paulò deterior, sed suavior potus et cibus, meliori quidem, sed ingrato, præferendus est.* Il est aisé de voir que cet aphorisme offre quelque analogie avec notre proverbe : aussi je m'empresse d'admettre celui-ci dans mon recueil ; il en est peu qui puissent s'y présenter avec une alliance aussi respectable.

J'ai déja dit que le goût, en s'exerçant sous l'influence de l'appétit, nous procurait des sensations plus agréables. Sous ce rapport, il est donc vrai que les substances qui nous plaisent sont bonnes à l'estomac ; car rien n'est plus utile que de satisfaire le premier des besoins, celui de réparer les pertes que fait sans cesse notre corps. J'ai dit que l'appétit nous avertissait quelquefois des alimens qui nous conviennent. Les médecins savent qu'il est bon de céder quelquefois à cet avertissement : ils connaissent des exemples où l'appétit et le goût à la fois satisfaits ont servi à rétablir la santé; ils savent aussi qu'il existe des aversions qu'ils sont forcés de ménager. Une observation populaire nous atteste l'influence sur les organes salivaires des mets qui nous plaisent. Lorsqu'il en parle, le peuple dit, *l'eau m'en vient à la bouche.* Les anciens disaient, *salivam movere.* Et comme nous l'avons observé déja, le mélange de la salive et des alimens est toujours favorable à la digestion. Sous ce rapport, il est donc encore utile de consulter nos préférences. Elles sont souvent indépendantes des qualités et de la saveur des alimens. Nous voyons que toutes les nations ont des mets qui leur sont propres, et qu'elles ont pour eux une forte prédilection : ceci nous indique l'influence de l'habitude, et nous fait voir combien elle modifie la sensation. Les habitans de la zône torride mâchent ordinairement le bétel, et mêlent à leurs alimens les baies brûlantes d'une espèce de *schinus.* L'européen qui essaie de les mettre dans sa bouche leur trouve une telle âcreté, qu'il est d'abord obligé de les rejeter. Cependant il finit par s'y accoutumer, et même par y trouver un plaisir dont la privation peut ensuite lui être pénible. Quand on considère la fadeur des alimens qui font la base des repas dans ces régions, et la débilité extrême que la chaleur de ces contrées, et surtout la chaleur humide occasionne

principalement dans les fonctions de l'estomac, on conçoit que ce qui semble n'être dû qu'à l'habitude, peut bien avoir pris sa force dans le sentiment du besoin et dans les leçons de l'expérience. Ainsi lorsqu'une coutume est généralement établie, il est juste d'examiner si elle tient au besoin, si elle se rattache à quelque loi naturelle. Tous les peuples font éprouver aux alimens diverses préparations: c'est en partie parce qu'ils ont reconnu la nécessité de flatter le goût pour rendre la digestion plus facile. Il est donc avantageux de le consulter. Mais il ne faut pas oublier qu'il peut nous égarer en nous faisant passer les limites du besoin, et que, s'il est vrai qu'entre les bonnes choses celles qui lui plaisent sont les meilleures, cependant il est insuffisant pour nous faire distinguer celles qui sont dangereuses de celles qui ne le sont pas. Il est des substances dont nous usons journellement qui sont plus désagréables que certains poisons; et de funestes épreuves ont assez démontré qu'il était aisé d'employer ceux-ci pour donner la mort, sans que leur saveur puisse avertir du danger. Le goût est infidèle pour nous diriger dans le choixdes alimens, puisque ceux qui sont essentiellement nutritifs lui plaisent moins que les assaisonnemens. Tous les hommes s'en méfient. Que l'on présente à quelqu'un des mets inconnus, il hésite, il a souvent besoin d'être encouragé par l'exemple et les discours de ceux qui l'environnent. Nous savons que les voyageurs qui ont découvert de nouvelles terres ont d'abord craint de porter à leur bouche les fruits qu'ils y cueillaient ; ils n'osaient en faire leur nourriture, qu'après s'être assurés, par de longues expériences, qu'ils le pouvaient sans danger. L'histoire et la tradition nous enseignent que la plupart des alimens dont nous usons avec confiance sont restés long-temps ignorés, et qu'il a fallu quelquefois la témérité que donne la faim pour oser profiter d'une ressource facile, mais dont on avait jusqu'alors redouté d'essayer. Le goût est destiné à nous faire apprécier les saveurs. Nous distinguons par lui ce qui est doux de ce qui est amer ; mais l'effet que produisent sur nous les substances qui ont été soumises à l'action des forces

digestives, peut seul nous faire connaître celles qui sont alimentaires. Comme elles sont extrêmement variées, il a fallu de longues observations; nous profitons de l'expérience de nos prédécesseurs. Dans les pays habités depuis long-temps, la séparation de ce qui peut nuire d'avec ce qui peut être utile est établie; toutes les substances ont été éprouvées, et celles qu'on présente à l'enfant qui cesse de se nourrir de lait sont toutes reconnues bonnes. Les médecins peuvent bien les classer, établir des règles générales; mais comme chacun a son tempérament qui modifie sa manière d'exercer ses fonctions, c'est à chaque individu de juger si les règles lui sont applicables; et celui qui demande si tel ou tel aliment qu'il a été à même d'apprécier dans d'autres circonstances convient ou non à son estomac, se montre aussi ridicule que s'il demandait s'il est doux ou s'il est amer. On doit avoir sa propre expérience, et nul ne peut, dans ces sortes de choses, trouver de meilleur juge que soi-même. Quand l'appétit se fait sentir, il se dirige vers les substances qui ont produit sur nous les plus salutaires effets. A cause de l'influence du desir sur le goût, celui-ci les trouve plus savoureuses. Ainsi, quoiqu'il puisse nous faire outre-passer le besoin, et qu'il soit un conseiller infidèle dans le choix des alimens, cependant il est vrai de dire qu'en général ce qui lui plait est salutaire.

Il existe un proverbe qui se placerait bien naturellement à la suite de celui dont je viens de m'occuper; c'est celui qui dit : *Ce qui est amer à la bouche est doux au cœur*; il me mettrait à même de traiter un chapitre intéressant de matière médicale. Je ferais remarquer l'effet des substances amères qui, en relevant les forces de l'estomac, produisent un bien-être général que le peuple désigne à sa manière, par ces mots : *doux au cœur*. Une coutume admise par les gourmands, reçue dans les grandes tables, et habituelle chez les nations qui consomment beaucoup d'alimens, est de faire précéder le repas par l'usage de substances solides ou liquides, dont le caractère distinctif est l'amertume; le *vermout*, les vins composés d'*absinthe*, ceux de *Xerès*, doivent à cette qualité

la faveur qu'on leur a accordée, et qui les fait, avant ou après la soupe, distribuer aux convives. Les teintures amères, comme l'*élixir de longue vie* et les pilules *ante cibum*, ou vulgairement les *pilules gourmandes*, dont la prescription se trouve dans nos dispensaires, et qui doivent leur nom à l'usage auquel elles sont destinées, ont le même mérite et ont obtenu la même faveur. Cependant, comme la plupart des substances amères sont des médicamens, cet adage sort un peu du domaine de l'hygiène. C'est par cette raison que je le néglige maintenant, pour m'occuper de celui qui suit, et qui peut me fournir l'occasion de parler encore du goût, considéré sous d'autres rapports.

Les gourmands creusent leur fosse à belles dents.
Plures occidit gula quàm gladius.

Claude Minos, dans ses commentaires sur les emblêmes d'Alciat (p. 335), cite une épigramme grecque qui paraît avoir fourni à La Fontaine le sujet de la fable du rat et de l'huitre, et qui semble nous offrir l'origine de notre proverbe. Il s'y trouve presque littéralement. On pourra s'en convaincre en en lisant la traduction latine, dont je vais transcrire les derniers vers.

Ostrea clauserunt tacta repentè domum,
Deprehensum et tetro tenuerunt carcere furem,
Semet in obscurum qui dederat tumulum.

ALCIAT.

L'art des Apicius vient d'être remis en honneur sous le nom de *gastronomie*. Dans tous les siècles, il a été cultivé par quelques hommes, mais il n'a jamais été l'objet d'autant d'écrits ; on ne s'en est jamais occupé aussi généralement qu'on le fait de nos jours. La gaîté et l'érudition s'en sont tour-à-tour emparées ; et ce qui n'était que plaisant, à force d'être répété, devient l'objet d'une recherche sérieuse. On le placera bientôt parmi les beaux-arts, à côté de la peinture et de la musique. Il sert, dit-on, comme elles, au plaisir du riche ; il tient au développement naturel de l'un de nos sens per-

fectionné par l'exercice et l'éducation ; et de même que le connaisseur en peinture se plaît à la contemplation des chefs-d'œuvre de cet art, de même le gastronome saisit les plus légères nuances de saveur, et cette faculté est pour lui la source d'une foule de jouissances. C'est précisément en considérant la gourmandise comme le parfait développement de l'organe du goût, que je vais indiquer pour quelle raison elle est si funeste. Tout homme doué d'une faculté très-développée cherche naturellement à l'exercer. Il est bien difficile de ne pas se livrer à des jouissances vers lesquelles on se sent attiré sans cesse. Le souvenir et l'espérance des sensations agréables créent pour le dégustateur un desir qui tient à l'imagination et non pas au besoin. Ce desir, par conséquent, n'est pas l'appétit ; il est d'autant plus dangereux, qu'il lui ressemble ; il s'exerce comme lui sur des alimens ; mais son but n'est pas de réparer les forces, il n'aspire qu'au plaisir de savourer. On s'abandonne à cet attrait, on recueille les sensations, mais les objets qui les procurent se placent au-dedans de nous, et voilà d'où naît le danger. Un amateur de musique est ravi s'il entend des sons harmonieux, mais les instrumens et les voix lui restent étrangers ; tandis que le gourmand qui s'est laissé entraîner aux délices de ses sensations a rempli son estomac ; et cette trop grande alimentation est la cause des maladies. *Ubi cibus præter naturam copiosior ingestus fuerit, morbum facit* (*Hippocrate*). C'est parce que l'intempérance est la conséquence nécessaire de la gourmandise, que celle-ci est condamnable. On ne peut s'abandonner aux plaisirs qu'elle offre sans s'exposer aux indigestions, affections graves, quelquefois mortelles. Les coliques, les diarrhées, les engorgemens de la rate et du foie, les hydropisies, la goutte et ses douleurs, tels sont quelques-uns des maux qui menacent les hommes qui se font une habitude de la bonne chère. En supposant qu'ils les évitent, leur corps devient lourd et massif, il perd toute son activité. Les Lacédémoniens regardaient l'énormité de l'embonpoint comme une chose infame. *Anclide* spartiate, devenu trop gros, fut cité par *Lysandre*, devant les magistrats. On le réprimanda.

On voulait même l'exiler, pour que son exemple pût servir de leçon à ses concitoyens. On nous a conservé un mot énergique de *Pythagore* : « Insensé, disait-il à l'un de ces hommes, quand cesseras-tu de travailler à rendre ta prison incommode » ?

Crudelem medicum intemperans æger facit.

La prudence réprouve une sensualité qui peut être suivie d'aussi graves inconvéniens ; la réparation des forces est le seul but de l'alimentation, les sensations agréables sont une chose accessoire : quand elles sont exagérées, elles nous égarent. Un palais trop délicat, des mets trop succulens, font que l'on ne s'occupe que du plaisir d'apprécier les saveurs. On substitue ce plaisir à l'appétit, et lui seul est un guide infaillible, parce qu'il a pour limites celles du besoin.

Qui dort dîne.

Ce proverbe se trouve rarement dans les recueils. *Jacques de Brieux*, dans un petit Traité sur les origines de la langue française, le cite, mais sans en donner l'explication : il renvoie à *Houllier* sur les aphorismes. C'est en vain que j'ai cherché dans ce commentateur d'*Hippocrate*, il ne m'a rien fourni de satisfaisant. Cet adage, un des plus remarquables de notre langue par sa concision, mérite cependant d'être interprété : il semble dire que le sommeil produit le même effet que l'alimentation. Plusieurs faits semblent se rattacher à cette manière de l'expliquer ; celui qui veille pendant la nuit éprouve le besoin de manger ; il ne le ressent pas, s'il se livre au sommeil. Cet état ressemble aux stupeurs léthargiques que l'on observe dans quelques circonstances d'abstinence prolongée. Les animaux qui passent tout l'hiver sans prendre des alimens paraissent dormir. Ils sont plongés dans un engourdissement qui ne cesse que par l'influence de la chaleur ; tout autre excitant est incapable de les en retirer : c'est en vain que l'on écorche et que l'on coupe par morceaux les loirs qui sont dans cet état, ils ne donnent aucune marque de sensibilité. Cet engourdissement est bien différent du sommeil, mais on

a pu les confondre. Les heures de la nuit nous offrent le plus long intervalle que l'on puisse mettre entre ses repas. Les veilles prolongées maigrissent, le lit augmente l'embonpoint. On a pu se fonder sur tous ces faits, pour dire que le sommeil nourrissait ; et son influence sur le corps, dont il ranime les forces comme l'alimentation, pouvait encore confirmer l'analogie. Quoique tout cela puisse être la matière d'observations populaires, je ne crois pas que l'on doive attacher à notre proverbe cette signification ; sa tournure particulière, ses rapports avec quelques adages de l'antiquité, tout me porte à croire qu'il exprime un fait ; c'est que « les personnes qui ne « prennent pas une quantité suffisante de nourriture ont presque « toujours en dormant le cerveau rempli d'images relatives au be- « soin qu'elles n'ont pas satisfait. *Trenk* rapporte que, mourant pres- « que de faim dans son cachot, tous ses rêves lui rappelaient chaque « nuit les bonnes tables de Berlin ; qu'il les voyait chargées des mets « les plus délicats et les plus abondans, et qu'il se croyait assis au « milieu des convives, prêt à satisfaire le besoin importun qui le « tourmentait ». Ce passage appartient à M. *Cabanis*. Ceux qui veulent connaître les rapports qui s'établissent pendant le sommeil entre le cerveau et quelques viscères, doivent étudier son ouvrage.

A la suite de ces trois mots *qui dort dîne*, on ajoute quelquefois *et qui se réveille n'est pas soûl*. Notre proverbe se trouve dans le Traité de *Jacques de Brieux*, tel que je l'ai cité : en respectant le texte, je ne dois pas omettre d'indiquer le supplément, qui, sans ajouter à l'idée, confirme mon interprétation. Il établit fort clairement qu'il ne s'agit que des rêves et non de la réparation des forces. Après ces repas que l'on a faits pendant le sommeil, on trouve, au moment du réveil, que l'estomac est resté vide. On n'est pas soûl ; c'est-à-dire, on ne se trouve ni repu ni rassasié.

Qui du vin est ami, de soi même est ennemi.
Vinum potens, vinum nocens.

C'est un avertissement utile pour prémunir contre l'ivresse. Les

amis du vin sont ceux qui s'abandonnent à ce vice, qui même est plus commun que la gourmandise. On ne voit guères de partisans de la bonne chère qui ne soient aussi gourmets; tandis que ceux qui se font une habitude de boire avec excès se contentent de peu d'alimens, et sont indifférens à leur choix comme à leur saveur. Malgré tous les moyens que l'on peut employer pour ranimer l'appétit et pour flatter le goût, malgré les assaisonnemens et la variété des mets artistement combinés, l'on arrive à la satieté, et l'on est forcé de s'arrêter. Il n'en est pas de même pour les excès du vin: plus on en boit, plus on a soif; le desir de boire s'accroît dans l'ivresse. Ce vice est plus généralement répandu dans le nord que dans le midi: *Germanis vivere est bibere*, dit un proverbe latin dont tous les voyageurs attestent l'exactitude. On sait que les Anglais sont aussi des buveurs intrépides: ils s'exercent souvent à qui boira le plus, et ce genre d'escrime, en honneur chez cette nation, était connu de celles de l'antiquité. *Alexandre*, pour célébrer la mort de *Calanus*, proposa une forte récompense à celui qui sortirait vainqueur d'un combat de ce genre: celui qui remporta la victoire la paya de sa vie. On a vu des hommes qui, gorgés de vin, s'en faisaient encore donner des lavemens. Ils meurent quelquefois au milieu de leurs débauches, ou s'exposent à devenir goutteux, hydropiques ou paralytiques. Telles sont les maladies qui menacent ou frappent les grands buveurs. D'autres fois leur corps se couvre de dartres. Elles pâlissent, diminuent ou disparaissent s'ils renoncent au vin; lorsqu'ils en reprennent l'usage, elles se raniment. Ils sont sujets à des tremblemens; leur esprit s'affaise et ne se réveille que par l'excitation des liqueurs fermentées. En général, ils finissent leurs jours dans des maladies qui portent le caractère de la débilité: *Paucula non lædunt pocula, multa nocent.* Si le vin est pernicieux à celui qui en abuse, il est utile quand on sait en user. Il se mêle à l'eau, et ce mélange étanche la soif mieux que ne le feraient l'eau ou le vin pris séparément. Il forme aussi la boisson la plus agréable et la plus saine que l'on puisse employer dans ses repas. Le vin pur augmente

les forces digestives, et les met en rapport avec les alimens que l'on a pris en trop grande abondance. Nos ayeux, après leurs festins, restaient à table, la bouteille y restait avec eux, et le vin qu'ils se versaient réchauffait leur estomac et la conversation. Ils appelaient cela boire Graces-Dieu. Cette coutume, qui se conserve chez les habitans de nos campagnes et chez quelques nations voisines, semble remonter aux temps héroïques.

Postquàm prima quies epulis, mensæ que remotæ,
Crateràs magnos statuunt et vina coronant.

VIRG. Enéide, liv. I.

Maintenant les liqueurs et le café le remplacent. Quand l'alimentation est trop forte, ces boissons peuvent être utiles; mais c'est un mal que de s'exposer à en avoir besoin. Leur usage habituel finit par énerver, et les forces cessent de pouvoir se manifester sans leurs secours. Le vin est d'une grande utilité dans le traitement de quelques maladies. On le donne seul ou combiné avec d'autres subtances, dont il augmente l'effet.

Beaucoup de gens se persuadent que c'est une règle établie par les médecins, qu'il faut s'enivrer une fois par mois. Il est fort difficile de donner des règles pour les débauches; on est si naturellement porté à en abuser, et les erreurs de ce genre peuvent avoir de si funestes conséquences, que je n'ose pas aborder cette question. Ce qu'on a dit quelquefois d'une débauche passagère tient à l'espèce de crise, de mouvement demi-fébrile qu'elle excite, et dans laquelle les sueurs, les urines, toutes les excrétions augmentées produisent quelquefois chez les gens forts une révolution utile. C'est dans ce cas qu'on sent la valeur du mot de *Celse*: *Modo plus justo, modo non amplius assumere*, qu'il applique au régime des gens forts, et qui peut être adapté ici avec quelque justesse. La continuité du même régime, le retour des mêmes sensations laissent tomber les facultés vitales dans une sorte d'apathie, d'où il peut être utile de les retirer par l'excitation du plaisir et de la gaîté: *Vinum lætificat*

cor hominis, a dit le Sage dans ses proverbes. La gaîté active que produit le vin mousseux, quand on n'en use pas habituellement, relève quelquefois les forces de l'estomac, et rétablit dans leur mesure les digestions languissantes. C'est encore à des hommes d'un tempérament lymphatique qu'on pourrait conseiller de passer quelquefois en ce genre les bornes du besoin; c'est dans quelques circonstances de catarrhe chronique qu'un peu d'excès a quelquefois produit de bons effets. Mais il ne faut pas qu'il pousse jamais jusqu'à l'oubli de soi-même; seulement qu'il excite la gaîté et laisse à l'homme toutes les facultés de l'exprimer et de la transmettre. Alors on n'a point passé les limites du plaisir, auquel il peut être avantageux pour la santé de se livrer quelquefois.

Il n'est pire eau que l'eau qui dort.

On fait souvent une application injurieuse de ce proverbe aux hommes d'un naturel paisible. La Fontaine, dans sa fable du torrent et de la rivière, a dit :

Les gens sans bruit sont dangereux ;
Il n'en est pas ainsi des autres.

Ce n'est pas dans ce sens que je vais l'examiner; c'est dans celui qu'il offre naturellement. Je ferai même observer qu'il était utile qu'une sentence populaire, c'est-à-dire une de ces phrases qui sont le plus souvent répétées, que tout le monde sait et se plaît à redire, instruisît du danger des eaux croupissantes. Il suffit de l'observation la moins attentive pour y découvrir une foule de petits animaux. Leur vie est éphémère, et leurs corps promptement décomposés, se mêlant aux débris des végétaux, forment une solution putride dont l'évaporation corrompt l'atmosphère. Ceux qui sont obligés de vivre au milieu de cet air traînent une vie languissante en proie aux maladies scrophuleuses, aux fièvres intermittentes, souvent compliquées d'engorgemens lymphatiques. Ils parviennent rarement à un

âge avancé. On trouve peu de vieillards parmi les habitans des plaines de la Bresse. Dans les climats froids, le voisinage des marais est moins funeste. Il augmente cependant l'humidité de l'air ; circonstance défavorable à la santé, et dont on cherche à corriger l'influence par les boissons fermentées. Les Hollandais en font un grand usage.

In mediis habitamus aquis, quis credere possit?
Attamen hic nullæ...... bibuntur aquæ.
SCALIGER, *de admiratione Hollandiæ.*

C'est dans les pays chauds où les plantes croissent en abondance, où l'évaporation est considérable, où les eaux dormantes contiennent beaucoup d'insectes, que l'on ressent tout le danger des exhalaisons marécageuses. Les voyageurs qui dans les nuits d'été traversent la campagne de Rome, craignent de se livrer au sommeil, parce que pendant la veille les forces vitales sont plus actives et résistent mieux à l'influence des causes délétères, et que la nuit l'atmosphère refroidie laisse retomber sur la terre un serein chargé de miasmes. C'est aussi le voisinage des marais qui rend si dangereux le séjour de Batavia, centre du commerce des Hollandais dans les Indes. On a observé que la moitié de ceux qui vont s'y établir meurent avant la fin de l'année. Dans certaines contrées de l'Afrique, leurs effets sont encore bien plus terribles. La faiblesse générale, les dévoiemens, la complication si dangereuse des fièvres putrides et malignes, le délire et la mort, surviennent presque-tout-à-coup. Celui qui ne peut se choisir une habitation doit au moins chercher à rendre l'influence des exhalaisons voisines moins funestes, en se plaçant sur les hauteurs et hors de la direction des vents qui soufflent habituellement dans ces contrées mal-saines. Il faut, autant qu'on le peut, se placer à la proximité des eaux courantes, et ne pas imiter nos anciens rois de France qui établissaient à grands frais des marécages autour de leur demeure. Ils avaient rendu le séjour de Versailles insalubre, et même incommode, à cause de l'innombrable quantité de

moucherons qui ne permettaient pas de jouir de l'ombre des bosquets pendant les chaleurs de la journée.

L'art de filtrer les eaux est aujourd'hui assez perfectionné pour que, dans les villes, celles qui sont pures et débarrassées de tout principe étranger et nuisible soient mises à la portée des indigens. Il sera plus difficile d'accoutumer les habitans des campagnes à profiter des ressources de clarification; ils useront encore long-temps de l'eau qu'ils se procureront sans peine: c'est quelquefois de l'eau bourbeuse qui contient des gaz délétères, véritables poisons lents dont la chimie ne peut pas toujours constater l'existence, mais qui se manifestent par leurs effets. On s'en est même quelquefois servi criminellement. Les eaux des rivières, et surtout celles des cascades qui contiennent beaucoup d'air atmosphérique, sont plus salubres que les autres; et c'est une bonne idée que d'avoir fait l'application de ce principe d'hygiène en construisant une fontaine près de l'École de Médecine.

Cet enfant a trop d'esprit, il ne vivra pas.
Precocibus mors ingeniis est invida semper.

Il semble que la fable elle-même ait voulu consacrer cette triste alliance du mérite précoce et de la mort, quand elle nous montre Achille à qui le destin accorde

.... Ou beaucoup d'ans sans gloire,
Ou peu de jours suivis d'une illustre mémoire.

RACINE, *Iphig.*

La funeste prédiction de notre proverbe se trouve vérifiée dans toutes les pages de l'histoire ancienne et moderne. Entre autres exemples fameux, on peut citer celui d'*Hermogène*. A huit ans, il composa un traité sur l'art oratoire. A l'âge de 16 ans il fut appelé auprès de *Marc-Aurèle* pour lui enseigner la rhétorique. Il perdit la mémoire à vingt-quatre ans, et mourut bientôt après dans la décrépitude. *Quintilien* nous fait partager son admiration et sa douleur

paternelle, quand il nous trace le beau portrait de ce fils qui lui fut ravi à la fleur de l'âge. Et tous les jours nous voyons des pères de famille déplorer la perte de celui de leurs enfans qui s'annonçait avec les plus belles espérances. On peut encore examiner les tristes effets de cette activité communiquée à la sensibilité. Par la mauvaise éducation que l'on donne maintenant aux petites filles, on les accoutume de trop bonne heure à goûter tous les charmes de la musique, et à rechercher dans cet art et dans celui de la danse les émotions non moins séduisantes de l'amour-propre. Aussi voit-on avant le temps sur leurs visages les effets de la fatigue qu'ont éprouvée leurs nerfs, et leur figure n'offre bientôt plus cette belle fraîcheur dont l'aspect réjouit même la vieillesse. Elles offrent une pâleur qui inspire une sorte d'intérêt qui ressemble à la pitié. Un jour viendra où, disposées à céder à l'amour maternel, elles ne pourront pas en remplir les devoirs. Cette trop grande activité, acquise ou naturelle de l'intelligence, qui précède le développement du corps, est souvent dangereuse; elle ne peut manquer d'être funeste toutes les fois que les facultés qui tiennent à la sensibilité seront imprudemment et exclusivement excitées. L'observation nous le prouve, la connaissance des lois de la vie nous l'explique, et nous fait concevoir la triste préférence que la mort semble affecter pour les enfans qui paraissent nés avec les plus belles dispositions.

Lorsqu'une partie entre en action, elle devient un centre vital; elle attire les forces vers elle. Celles-ci se dirigent vers les parties que l'on exerce habituellement; et quand elles déploient une activité excessive et constante dans l'exercice des fonctions intellectuelles, on voit bientôt les fonctions organiques languir et s'affaiblir : il en résulte une foule de maladies dont le cerveau en est le siége; elles tiennent à cet accroissement de vie dont il est doué. Ce sont des épanchemens, des hydropisies qu'on pourrait dire actives. Le corps est-il alors affecté dans quelque autre de ses parties, ses diverses altérations s'y annoncent par un défaut d'énergie : c'est le rachitisme ou les scrophules. Le tempérament lymphatique des

enfans nous explique pourquoi ces maladies sont aussi fréquentes. Souvent ce sont des convulsions qui détruisent dans un instant toutes les espérances.

L'existence et l'emploi des forces vitales ne sont pas une vaine hypothèse. Souvent, aux époques de la dentition et de l'accroissement, on voit des enfans, dont l'intelligence était vive, tomber dans une sorte de morosité. Quand l'organisme, qui employait tous ses efforts à son propre développement, s'est replacé dans une position tranquille, les facultés intellectuelles reprennent leur activité. Si l'inexpérience avait essayé de les retirer de leur affaissement, elle aurait exposé ces enfans à tomber dans une stupidité d'autant plus affreuse, que le desir de les voir instruits en aurait seul été la cause.

L'observation la moins attentive nous montre qu'une partie condamnée au repos ne tarde pas à s'affaiblir; celles que l'on exerce s'accroissent et se développent; le porte-faix acquiert dans les bras et dans les épaules une force excessive, et l'on peut, jusqu'à un certain point, en considérant les diverses formes, connaître les habitudes et la profession de celui que l'on examine. Un enfant dont l'intelligence est vive néglige ordinairement les jeux de son âge. Il faut chercher à lui en inspirer le goût. L'émulation de surpasser les autres pourra réchauffer son ardeur, et lui faire oublier la fatigue. Ses membres reprendront et leur volume et leur souplesse. C'est par la diversité des occupations, par les exercices du corps, par les intervalles de repos, et quelquefois par l'interruption absolue des études, qu'on pourra leur sauver la vie. Il sera pénible pour un père de contrarier des penchans qui lui plaisent, de s'attacher à les affaiblir en les condamnant à l'inaction; mais qu'il songe que le plus précieux avantage qu'il puisse laisser à ses enfans est celui d'une santé robuste. La nature nous destine rarement aux distinctions du mérite ou du génie; c'est presque toujours à la médiocrité que l'on sacrifie les avantages d'une bonne constitution. Je ne dis pas qu'on doive négliger entièrement l'éducation du premier âge; les enfans

sont curieux, il importe de leur donner une idée juste des objets qui les environnent et qui les intéressent. En général, leur mémoire est facile et complaisante. Il faut cultiver cette précieuse faculté. Chaque âge a les siennes, dont il faut seconder le développement, et préparer, dès l'âge précédent, celles de l'âge qui doit suivre; mais il ne faut point chercher à produire les développemens précoces; et lorsque la nature les donne elle-même, il ne faut s'y livrer qu'avec méfiance et réserve. L'éducation physique doit être la base essentielle. Sans être exclusive, elle doit être associée et combinée selon les temps, les circonstances, les dispositions individuelles, avec l'éducation intellectuelle, qui doit s'appuyer sur la première et s'en étayer. Le but que l'on doit se proposer, est de réunir les dons de l'intelligence aux qualités physiques, à la force, à la santé, et il ne faut pas perdre de vue que celle-ci doit entrer la première en considération. Elle est le premier de tous les biens.

Si ventri benè, si lateri est, pedibusque tuis, nil
Divitiæ poterunt regales addere majus.

HOR. épit. 12, liv. 1.

Les philosophes stoïciens disaient que l'on pourrait même renoncer à la sagesse pour se délivrer d'une infirmité.

Tenez chauds les pieds et la tête,
Au demeurant vivez en bête.

Montaigne, liv. 2, chap. 12, dit que ce mot est de tout temps dans la bouche du peuple. Il n'est point encore tombé en désuétude; mais il est souvent mal interprété. Vivre en bête, c'est, dit-on, s'abandonner à tous ses penchans, et ne garder aucune mesure. Cette interprétation est fausse et dangereuse. Dans les besoins qui nous sont communs avec les animaux, nous voyons qu'ils sont beaucoup mieux réglés que nous ne le sommes, et qu'ils savent mieux que nous res-

ter dans les limites que la nature nous a prescrites. On doit vivre comme eux, dans ce sens : qu'il vaudrait mieux régler sur le soleil et les saisons les heures du lever et du coucher, que de faire de la nuit le jour, et du jour la nuit. Au reste, pour l'emploi des heures de la journée, et l'exercice des facultés intellectuelles, l'homme ne doit se régler que sur lui-même. Un autre proverbe semble expliquer celui-ci. Il dit : *Le chant du coq, le coucher du corbeau, préservent l'homme du tombeau.*

Nos pieds, voisins de la terre, et loin du centre de la circulation, éprouvent souvent du froid, et le ressentent vivement. Quand on n'a point cherché à s'endurcir aux influences des vicissitudes de la température, il faut chercher à s'en garantir. Tous ceux qui, par des précautions d'habitude, ont augmenté la susceptibilité de leurs organes, ne négligent pas ensuite ces précautions impunément. Des toux habituelles et qui peuvent devenir très-graves dépendent fréquemment de cette cause ; les pieds sont quelquefois le siége d'une transpiration dont on voudrait se débarrasser ; on cherche à le faire par des lotions froides : les plus grands désordres en sont ordinairement la conséquence. Dans les dernières campagnes des Français en Pologne, quelques cavaliers ont eu les pieds gelés. Cette partie meurt quelquefois chez les vieillards avant le reste du corps ; quand une chaleur douce s'y fait sentir, c'est une preuve que la vie jouit de toute son énergie. Pour peindre le contentement d'un homme, on dit communément qu'*il a les pieds chauds.* Cette expression est heureuse, parce qu'elle confond le bonheur et la santé, deux biens qui sont inséparables.

Le respect et d'autres convenances obligent les Français et la plupart des Européens à laisser quelquefois leur tête découverte. Puisqu'il est impossible de la tenir sans cesse à l'abri des vicissitudes de la température, accoutumons-nous à les braver, et nous le ferons ensuite impunément. On sait combien les anciens habitans de l'Egypte étaient soigneux de leur santé. Cependant ils exposaient leur tête nue et rasée au soleil brûlant de leur patrie. Aussi les an-

ciens historiens nous racontent qu'en parcourant le champ de bataille où ce peuple avait combattu contre les Perses, qui, dès-lors avaient adopté l'usage des turbans, il était possible de distinguer, à la dureté et à l'épaisseur des os, les crânes des Egyptiens de ceux de leurs ennemis.

Le rire et être joyeux empêchent de venir vieux.

Laurent Joubert, dans son Traité du *ris*, cite ce proverbe, dont l'expression est un peu vieillie, de manière qu'il paraît dire tout le contraire de ce qu'il exprime en effet. Le rire et la joie empêchent de *venir vieux* dans ce sens, qu'ils prolongent la jeunesse et la font durer toute la vie. Quelques peuples de la Grèce avaient élevé des statues au dieu *Gelot*, qui était le rire personnifié. C'était un dogme de la religion de *Zoroastre*, que ce législateur était venu au monde en riant. Et quelques philosophes de l'antiquité avaient défini l'homme, un animal qui rit. Ils avaient cru voir dans cette faculté le caractère distinctif de l'espèce humaine. *Démocrite*, le plus célèbre rieur dont l'histoire nous ait été transmise, a vécu jusqu'à l'âge de cent neuf ans. Ce fut alors qu'il résolut de se laisser mourir. On dit même qu'il retarda sa mort de quelques jours pour assister à la noce d'une de ses parentes qui l'avait prié de ne pas déranger cette fête par le deuil et les cérémonies de l'enterrement. Le triste *Héraclite*, qui pleurait sans cesse, alla se faire manger par les loups au milieu des forêts. Il était hydropique; ce qui peut nous faire soupçonner une lésion organique de quelque viscère. Et presque toujours en effet cette mélancolie, dont certaines gens se parent et voudraient se faire une vertu, tient à des obstructions, à des engorgemens lymphatiques. On a même quelquefois cherché à les guérir en provoquant le rire par des représentations burlesques, ou le chatouillement des hypocondres. Ces hommes sont à plaindre sans doute; mais ce n'est pas une raison pour les estimer, parce

qu'une maladie n'est pas une vertu. C'est aux médecins qu'il appartient de recommander la gaîté, eux qui savent quelles graves affections sont produites par la tristesse, et combien elles résistent au traitement. Et ne voient-ils pas tous les jours qu'une bonne nouvelle, un bonheur inattendu, raniment les forces prêtes à s'éteindre ? Le rire lui-même, dont l'influence est cependant bien moins forte que celle de la satisfaction et du contentement, a souvent produit les plus salutaires effets. *Laurent Joubert*, déjà cité, raconte qu'un médecin de Montpellier, depuis long-temps malade, croyait toucher à ses derniers momens; ses domestiques se faisaient déjà le partage de ses meubles. Un singe qui voulut avoir sa part de l'héritage, s'affubla de la robe et du chaperon avec tant de gravité, que le mourant éclata de rire. Dès-lors sa maladie déclina et fut bientôt guérie. Erasme, en lisant des lettres ridicules, un pape en voyant son singe se coiffer de sa thiare, ne purent pas se contenir. La convulsion joyeuse qui les saisit détermina la rupture d'un abcès qu'ils avaient dans la poitrine. Ils guérirent ainsi tous deux d'une maladie qui menaçait d'être mortelle. Jamais la tristesse n'a produit de pareils effets: *Spiritus tristis exsiccat ossa.*

Expressions proverbiales.

J'ai promis de joindre aux adages sententieux quelques expressions proverbiales. En relisant ma collection, je m'aperçois qu'elles sont en général peu dignes d'être présentées à l'Ecole de Médecine. La curiosité seule peut être satisfaite d'en connaître l'origine; mais ce travail ne serait d'aucune utilité réelle. Je ne balancerais pas à les rejeter absolument, si l'exemple de ceux qui ont écrit sur les proverbes, et le désir assez généralement répandu d'avoir des collections complètes, ne m'avaient d'abord inspiré l'envie de les rassembler et de les placer à la fin de mon recueil. Comme l'essai que je présente à l'Ecole doit être un échantillon de ce que je voudrais

faire un jour, je vais admettre ici quelques-unes de ces expressions. Elles seront en petit nombre, pour ne pas abuser de l'indulgence de mes Professeurs.

Etre né coiffé.

Les enfans naissent quelquefois enveloppés de leurs membranes : on dit alors qu'ils sont nés vêtus. Quelquefois la tête seule reste enveloppée ; alors ils sont nés coiffés. Les Romains regardaient cela comme un augure favorable. Un *Antonin* fut surnommé *Diadumène* à cause de cette circonstance. Son règne fut long et rempli de prospérités. L'historien de sa vie nous apprend que les avocats achetaient ces coiffes, et qu'en les plaçant sur leurs têtes, ils croyaient qu'elles leur donnaient la faculté de persuader leurs juges et leurs auditeurs. Cette superstition était si forte, que l'Eglise a eu besoin d'employer les décisions des conciles pour chercher à la déraciner.

Ris de Saint-Medard.

Ce mot est employé par le peuple pour exprimer le rire forcé. On rapporte qu'il y avait dans la Touraine une statue de St.-Médard à laquelle on adressait des offrandes pour se guérir des maux de dents : le Saint montrait les siennes pour indiquer son pouvoir. On compara cette grimace au ris sardonique ; et dès-lors le peuple et les savans eurent chacun leur expression proverbiale pour exprimer la même chose.

C'est une mâchoire.

Terme injurieux dont on se sert pour caractériser l'ineptie, et qui semble avoir été fourni au langage vulgaire par l'anatomie comparée. La tête se compose de deux parties, le crâne et les mâ-

choires. Dans l'homme, le crâne est vaste ; il contient un cerveau très-développé, et les mâchoires ont relativement un très-petit volume. Dans les animaux, au contraire, le crâne est petit, et les mâchoires sont fortes et volumineuses. Notre expression proverbiale en présentant la mâchoire comme partie principale, met au second rang le crâne et le cerveau, et rapetisse ainsi l'organe de l'intelligence.

S'épanouir la rate.

Cette expression est restée dans le langage populaire, comme pour attester une ancienne erreur de physiologie. On a long-temps regardé la rate comme le siége du rire. On croyait qu'un organe devait, en exerçant son influence sur le reste du corps, produire cette convulsion qui saisit l'homme dans quelques circonstances. La douleur que l'on ressent au-dessous de la poitrine, la main qu'on y porte involontairement, l'existence dans cette région d'un organe volumineux qui paraît ne point concourir aux fonctions digestives, devaient suffire pour établir cette opinion. Pour la confirmer, on a pu remarquer la liaison des affections tristes et de la mélancolie avec les maladies de ce viscère, ainsi que la gaîté et le sentiment de bien-être qui résulte de la liberté des fonctions gastriques, hypochondriaques et abdominales en général. On a été au-delà de l'observation : on a dit et on a cru que les dispositions à l'enjouement provenaient de la grandeur de la rate, et que ceux à qui on la retranchait étaient privés pour le reste de leur vie de la faculté de rire. Ce phénomène était assez curieux pour qu'on cherchât à l'expliquer. On s'imagina que la rate était le siége du rire, parce qu'elle séparait du sang la partie bourbeuse. On n'admet plus aujourd'hui de pareilles explications; le rire n'a plus d'organe particulier. Le vers latin qui dit :

Splen ridere facit, cogit amare jecur,

doit être rejeté du langage proverbial. Ces mots, *s'épanouir la*

rate, qui signifient *se réjouir*, paraissent dire que l'influence de la gaîté se fait ressentir exclusivement sur la rate. Sous ce rapport, ils sont inexacts; ils ne le sont pas, s'ils offrent l'idée de résoudre les engorgemens de ce viscère, et de rendre la gaîté altérée par l'embarras de ses fonctions. C'est ce que dit plus exactement cette expression : *désopiler la rate*.

Nous remarquerons ici que les proverbes scientifiques sont souvent inexacts. Les meilleurs sont souvent ceux que le peuple se fait lui-même; les sciences sont sujettes à d'étranges révolutions; le bon sens est invariable; ce qu'il a vu de ses propres yeux sera vrai dans tous les temps.

HIPPOCRATIS APHORISMI.

I.

Ad extremos morbos exactè extremæ curationes optimæ sunt. *Sect. I, aph. 6.*

II.

Qui benè habent corpore, eos operosum est medicamentis purgare. *Sect. II, aph. 37.*

III.

Somnus, vigilia, utraque modum excedentia, malum. *Ibid. aph.* 3.

IV.

Paulò deterior et potus et cibus verùm jucundior, melioribus quidem sed injucundioribus, præferendus est. *Ibid. aph.* 38.

V.

Desipientiæ cum risu quidem fientes, securiores sunt : cum studio verò serio, periculosiores. *Sect. VI, aph.* 53.